

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE NANCY

RENTRÉE SOLENNELLE
DES FACULTÉS

ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE NANCY

Le 28 Novembre 1882

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}

11, RUE JEAN-LAMOURE, 11

—
1883

PAROLES

PRONONCÉES

SUR LA TOMBE DE M. DELBOS

Professeur de géologie à la Faculté des sciences de Nancy

PAR M. L. GRANDEAU, DOYEN, LE 8 JUIN 1882

MESSIEURS,

Aucun de nous, il y a quelques jours, ne s'attendait au nouveau deuil qui frappe la Faculté des sciences, si cruellement éprouvée dans ces dernières années.

La santé de notre excellent collègue, ébranlée depuis la rentrée, nous donnait, il est vrai, des inquiétudes ; mais rien ne pouvait faire présager un aussi brusque dénouement. Notre cher collègue lui-même, dont l'âme vigoureusement trempée lui faisait, depuis la mort de sa mère, envisager sa propre fin sans amertume, nourrissait naguère encore des projets d'avenir.

Il nous entretenait souvent du rêve qu'il caressait, d'aller, quand l'heure de la retraite aurait sonné, après 35 ans d'enseignement et de labeurs non interrompus, se reposer sous le ciel du Midi et mettre la dernière main à la publication de ses leçons de géologie, pour lesquelles, depuis un quart de siècle, il accumulait des matériaux précieux.

Ce doux espoir devait être déçu. Delbos s'est éteint loin de son pays, loin des siens, entouré de quelques amis accourus à son chevet, à l'annonce de la gravité du mal.

Heureusement le dévouement de tous les instants, les soins affectueux de la personne attachée depuis vingt ans à son service ont adouci ses derniers jours. « Si je guéris, lui disait-il, il y a quelques jours, c'est à vos soins dévoués plus qu'à la médecine que je le devrai. »

La fin de cet homme de bien a été l'image de sa vie : simple, calme et sereine entre toutes.

Une voix plus compétente que la mienne vous retracera tout à l'heure les travaux qui ont valu à M. Delbos la place distinguée qu'il occupait parmi les géologues français. Mais vous permettrez au doyen de la Faculté, témoin de son dévouement à ses devoirs et de son zèle pour son enseignement, de résumer à grands traits la vie du professeur et de vous rappeler les qualités de l'homme privé.

Joseph Delbos est né à Bordeaux, le 2 juillet 1824. Il débuta dans l'Université par les modestes et utiles fonctions de préparateur à la Faculté des sciences de cette ville. Nommé professeur à l'École industrielle de Mulhouse en 1855, il prit bientôt une place prépondérante dans le corps professoral de cet établissement célèbre, dont il devint le directeur en 1866.

Il s'adonna tout entier à ses nouvelles fonctions, avec l'amour du devoir poussé jusqu'au scrupule, qui était le trait saillant de son caractère.

Devenu Alsacien de cœur, son ambition se bornait à achever sa carrière scientifique dans cette laborieuse et intelligente cité où il avait conquis l'estime et l'affection de tous. Les malheurs de la France en décidèrent autrement. Patriote ardent, libéral aussi fervent qu'éclairé, Delbos ressentit un profond chagrin des désastres de 1870. Malgré la douleur qu'il éprouvait à quitter sa chère Alsace, il repoussa sans hésiter, les offres qui lui furent faites de conserver, avec une situation financière bien supérieure à celle qu'il avait, la direction de l'École de Mulhouse devenue allemande. Pour s'éloigner le moins possible de l'Alsace, il demanda à être appelé à la Faculté des sciences de Nancy, en même temps que notre cher collègue Baudelot, si prématurément enlevé à l'affection des siens et à l'Université.

L'enseignement de la géologie et de la minéralogie, distrait de la chaire d'histoire naturelle générale, fut confié à Delbos. Les élèves qu'il a formés, élèves dont quelques-uns sont devenus des maîtres à leur tour, vous diront dans quelques instants combien solide et précis était son enseignement, quelle sollicitude il y apportait et la part qu'il prenait aux succès de la jeunesse studieuse qui se pressait autour de sa chaire.

Jusqu'au dernier moment il a lutté contre la maladie, déplorant la nécessité d'abandonner, à bout de forces, un enseignement qu'il savait si profitable à nos étudiants.

Après les vacances de Pâques, il essaya de remonter dans sa chaire, mais ses forces le trahirent de nouveau ; il confia à son collaborateur distingué, M. Wohlgemuth le soin de continuer la préparation des candidats à la licence, s'entretenant journallement avec lui des travaux des élèves et déplorant de ne plus pouvoir les diriger personnellement. L'unique souci des derniers mois de sa vie a été cette préoccupation.

Delbos a tout sacrifié, tout jusqu'à sa santé, à une double passion : l'accomplissement de ses devoirs professionnels et l'amour filial.

Sa mère, qui l'avait accompagné à Mulhouse et suivi à Nancy en 1871, était l'objet d'un véritable culte de sa part. Pour ne point la quitter, il a renoncé aux joies du mariage ; il s'est fait le compagnon assidu de sa vie, voyageant avec elle tant qu'elle a été assez bien portante pour l'accompagner pendant les vacances ; renonçant à toute absence, fût-elle d'un jour, j'allais dire d'une heure seulement, depuis que l'âge et la maladie la retenaient au logis.

Sa vie s'est écoulée entre ses élèves, sa mère et ses travaux scientifiques, sans un instant de défaillance, sans une minute de distraction cherchée au dehors de ce sévère milieu.

La tendresse réciproque qui unissait ces deux êtres devait rendre la séparation mortelle pour notre collègue. Le jour où M^{me} Delbos succomba, son fils tomba malade. Six mois, à peine, se sont écoulés depuis qu'il conduisit à cette place cette mère si tendre et si aimée ! La tombe où elle repose vient de se rouvrir pour recevoir la dépouille mortelle de son fils.

Adieu, mon cher Delbos, reposez en paix près de celle que vous avez tant aimée !

Votre souvenir se perpétuera parmi nous : vous resterez pour la jeunesse de nos écoles le modèle de l'homme simple, du savant laborieux, du professeur dévoué, l'exemple vivant de la piété filiale et de l'amour du devoir !
